

Vingt ans d'engouement photographique

Depuis sa création, en 1995, Paris Photo, dont l'édition 2016 ouvre jeudi 10 novembre, a accompagné la reconnaissance et la popularité croissantes de ce genre artistique

Le Monde · 10 Nov 2016 · 26 · Claire guillot et roxana azimi

L'édition 2015 avait été endeuillée et interrompue par les attentats. Pourtant, Paris Photo, qui s'ouvre le 10 novembre, se prépare à fêter en fanfare son 20e anniversaire : en vingt ans, il s'est imposé comme le premier Salon consacré à l'image fixe au monde, attirant chaque année collectionneurs, directeurs de musée et photographes venus de toute la planète. Il a aussi accompagné l'explosion des prix et l'arrivée remarquée, sur le marché de l'art, d'un médium qui réunit aussi bien des « primitifs » du XIXe siècle, des avant-gardistes des années 1930, des photoreporters ou des plasticiens.



On a du mal à imaginer aujourd'hui, alors que la photographie est partout, combien elle a eu du mal à faire son trou sur le marché de l'art. Le galeriste Alain Paviot a ouvert une galerie consacrée à la photo en France en 1974, la même année qu'Agathe Gaillard : « Les autres galeristes me prenaient pour un antiquaire de génie, et Agathe pour une vendeuse de cartes postales! » La raison de ce mépris: le caractère multiple de la photographie, jugée trop loin de l'oeuvre d'art unique, trop proche de l'édition ou de l'archive.

Les mentalités ont été longues à bouger. « Ma première expo consacrée à Stéphane Couturier en 1995 a été un désastre, se souvient le galeriste Bernard Utudjian, de la galerie Polaris. Il a fallu des ex-

positions dans des institutions, des festivals, pour convaincre les collectionneurs que Couturier avait un langage plastique au même titre qu'un peintre. Ensuite, ça a décollé. » En 2006, à Paris Photo, il vendait les grands formats de Stéphane Couturier à 14000 euros l'unité sur son stand. Cette année, sur la foire, les plus grandes pièces de la série Bab El oued présentée par la Galerie particulière seront à 22 000 euros.

En vingt ans, la situation a totalement changé. Selon le site Artprice, le produit des ventes de photographie a décuplé, passant de 16,1 millions de dollars (14,5 millions d'euros) en 1995 à 150,8 millions en 2015 (135 millions d'euros). En 2005, pour la première fois, une oeuvre photographique a dépassé le million de dollars: une série d'Edward Curtis, prise au XIXe siècle, s'est vendue 1,4 million de dollars chez Christie's à New York.

Pourquoi une telle évolution? «Certains artistes se sont tournés vers ce médium, en revendiquant une inscription dans l'histoire de l'art, pas seulement dans celle de la photographie », indique Bernard Utudjian. Les photographes, dans leur ensemble, ont aussi joué le jeu du marché, limitant et numérotant les tirages pour garantir une rareté aux acheteurs. Certains ont même revisité leurs négatifs pour les tirer en grands formats, plus au goût du jour, au grand dam des puristes de la photographie.

Obsessions très actuelles

Pour Christoph Wiesner, directeur artistique de Paris Photo, la photographie a conquis le coeur d'un public jeune, car malgré l'augmentation des prix, elle reste un art accessible. « Beaucoup de gens commencent une collection avec de la photographie. A Paris Photo, les oeuvres démarrent dès quelques centaines d'euros.» Plus simplement, à l'heure des réseaux sociaux et des téléphones portables, la photographie est devenue un langage universel, apprécié et pratiqué par un public croissant – en témoigne la foule de près de 60 000 personnes passées par Paris Photo en 2014.

Tous les secteurs de la photographie n'ont pas bénéficié de cet engouement. David Fleiss, de la galerie 1900-2000, spécialisé dans l'avant-garde des années 1920-1930, a vu des artistes historiques, aux obsessions très actuelles, comme l'amateur de travestissement Pierre Molinier ou le surréaliste Hans Bellmer, connaître un regain d'attraction, porté par l'intérêt nouveau des collectionneurs d'art contemporain pour la photographie. « Mais l'explosion a concerné les artistes contemporains qui utilisent la photographie, pas la photographie classique », précise-t-il.

De tous les segments, c'est bien le contemporain qui a bénéficié du boom, en se calant sur les prix de l'art actuel. Depuis dix ans, le record annuel dans les ventes aux enchères est toujours remporté par une oeuvre contemporaine – Andreas Gursky, Richard Prince et Cindy Sherman laissant loin derrière eux désormais les Steichen, Man Ray ou Le Gray. Selon Artprice, le produit des ventes de photos contemporaines a bondi de 1,5 million à 73 millions de dollars en vingt ans, quand celui des photos du XIXe a tout juste triplé. Il faut dire que les pièces de grande qualité, sur ce marché de l'ancien, deviennent de plus en plus rares.

Au premier semestre, la photo contemporaine détient près de 50 % du marché. Et de plus en plus de galeries d'art se sont mises au parfum de la photo. C'est le cas de Nathalie Obadia, longtemps estampillée comme une enseigne dédiée à la peinture. Depuis 2008, elle a intégré Patrick Faigenbaum, Luc Delahaye, Youssef Nabil, Valérie Belin et Andres Serrano. « Les séparations entre médium, c'est fini, tranche-t-elle. Je vends sans problème à des gens qui ont chez eux des peintures. Ils achètent en premier lieu des artistes qui, en l'occurrence, font de la photo. »

Paris Photo a pris note de ces changements : depuis le déménagement au Grand Palais en 2011, la Foire a muté. Les poids lourds de l'art actuel comme Gagosian ont fait leur entrée. La photo contem-

poraine y a pris ses aises, les formats se sont dilatés, le noir et blanc est devenu plus discret. La photo déborde du cadre, sort de ses gonds, devient sculpture. Les images de performances se retrouvent aussi sur les cimaises, tandis que la vidéo s'insinue à pas comptés.

Ces galeries contemporaines représentent désormais 58 % des exposants, contre 10 % voilà encore huit ans. Elles sont rarement abonnées au salon, qui connaît chaque année un fort taux de rotation. Le galeriste parisien Jérôme Poggi a exposé à deux reprises avec des solo shows de Sophie Riestelhueber et Georges Tony Stoll. Il a passé son tour cette année,

mais n'exclut pas de revenir tant « la caisse de résonance de la

Foire est formidable ». Ce virage contemporain n'est pas du goût de toutes les galeries spécialisées dans la photo, dont les vintages de petite dimension se retrouvent soudain écrasés par l'échelle de leurs nouveaux confrères.

« Moins en vogue »

« Les acheteurs se sont rués sur le contemporain, le plus facile, le plus voyant », regrette la galeriste Françoise Paviot, qui déplore « la multiplication des papiers peints décoratifs à des prix déliants ». Ce choc de culture expliquerait le désistement de la galerie Zwirner. « Nous n'avons pas la mentalité fétichiste du vintage ou de l'attention exacerbée au tirage », observe Bellatrix Hubert, codirectrice de la galerie.

Ce hiatus n'est pas pour émouvoir Renos Xippas, qui a rejoint voilà huit ans le comité de sélection de la Foire. « Certes, les collectionneurs classiques très pointus ne vont pas acheter une photo porno de Thomas Ruff. Mais ils forment un public restreint, à peine 10 % de l'audience de Paris Photo », estime-t-il.

La photo résiste-t-elle mieux en temps de crise, alors que la majorité des galeries ont vu leurs chiffres d'affaires chuter depuis 2015 ? Jérôme Poggi n'en est pas convaincu. « J'ai plutôt l'impression que la photographie est moins en vogue qu'elle ne l'était il y a quelques années ; en tout cas pour ce qui est de la photographie dite plasticienne », estime-t-il.

Les données d'Artprice lui donnent raison : les ventes publiques spécialisées en photo ont connu une forte contraction, passant de 220 millions de dollars à 150 millions entre 2014 et 2015. Des galeristes se sont détournés du médium, comme Kamel Mennour, qui fut pourtant le champion de nombreux photographes, saisi d'un « haut-le-cœur » devant l'effet de mode et la banalisation : « J'aime toujours la photographie, mais quand elle est un vecteur pour accéder à autre chose. »

Une chose est sûre, quelle que soit la conjoncture, Paris Photo est devenue indispensable. Y compris pour les galeries d'art contemporain. « C'est un quart de mon chiffre d'affaires », confie Eric Dereumaux, cofondateur de la galerie RX. Françoise Paviot, philosophe, voit même dans la crise un moyen de faire le tri entre les démarches authentiques et les valeurs surfaites : « Les galeries se sont ruées sur la photo parce que c'était rentable et à la mode. Mais le temps détruit ce qu'il n'a pas contribué à construire. » Foire Paris Photo, 153 galeries et 30 éditeurs. Du 10 au 13 novembre. Grand Palais. Foires off : Fotofever du 11 au 13 novembre, carrousel du Louvre. Salon de la photo du 10 au 14 novembre. Parc des expositions, porte de Versailles. Polycopies, livres de photographie, péniche Concorde Atlantique. Face au 23, quai Anatole-France.

Les photographes ont joué le jeu du marché, limitant et numérotant les tirages pour garantir une rareté aux acheteurs